



Nicolas Bouchaud joue Thomas Bernhard: du grand art

La longue silhouette de Nicolas Bouchaud arpente le plateau et le miracle se fait: la prose virulente de Thomas Bernhard prend corps, s'enroule autour du spectateur et s'embrase comme cette mèche qu'il allume sur la scène du Théâtre de la Bastille.

Il faut un grand comédien pour porter l'écriture éruptive, vociférante, toujours au bord du désespoir de l'écrivain autrichien et... réussir à faire rire.

Thomas Bernhard, écrivain de la détestation, expulse dans "Maîtres anciens" par tous les pores de la peau sa famille - "le trou noir de l'enfance" - et son pays, cette Autriche toujours nazie à ses yeux, au point qu'il avait interdit qu'on y joue ses oeuvres 50 ans après sa mort (en 1989).

Son avant-dernier roman "Maîtres anciens" n'échappe pas à cette détestation. C'est un joyeux massacre, où Heidegger, Beethoven, et même Bach n'échappent pas à l'ire du personnage principal, un certain Reger, dont l'unique raison de vivre semble être de s'asseoir des heures depuis trente ans sur la même banquette devant "L'homme à la barbe blanche" de Tintoret dans un musée de Vienne.

Reger est musicologue. Il abhorre la musique. Reger vitupère "l'art d'Etat". Mais l'art est "ce qui le sauve", "ce qui le tient en vie".

Tendu entre les deux termes d'une contradiction permanente, il survit dans un monde absurde, dévasté par la mort de sa femme.



Et Nicolas Bouchaud, qu'on a vu déchiré dans "Le Misanthrope", libertin en "Don Juan", visionnaire en "Galilée" sous la direction de Jean-François Sivadier, sait parfaitement se glisser dans la peau de ce personnage impossible, et le faire aimer.

A côté des grandes pièces chorales avec Sivadier, le comédien aime endosser ces rôles "seul en scène", dans un décor minimal campé par son complice Eric Didry. En 2013, il était un médecin bouleversant d'humanité dans la campagne anglaise dans "Un métier idéal". En 2015, il créait "Le Méridien" d'après Paul Celan.

Cette fois, la pièce se situe entièrement dans une salle d'un musée, où les toiles sont figurées par de grands rectangles de papier kraft. Dans un coin, une platine vinyle d'où sort une mèche. Fasciné, le public suit la petite flammèche qui dévore le cordon, tandis que le comédien fait exploser en bouche les mots de Thomas Bernhard.

Le regard vif de Nicolas Bouchaud cherche les yeux des spectateurs, les apostrophe, les capte littéralement un à un. Impossible de décrocher pendant une heure trente de ce corps à corps jubilatoire entre un texte et un acteur.

mpf/ial/gf